

**UMA CARTA DE GUSTAVE FLAUBERT A LOUISE
COLET. TRADUÇÃO E COMENTÁRIO**

DOROTHÉE DE BRUCHARD (UFSC)

A Correspondência de Flaubert - publicada em 1933 numa 1ª edição que seria posteriormente ampliada, é considerada uma das mais belas da literatura francesa. Além de importante documento sobre a burguesa França artística, literária, política do século XIX, ela representa a possibilidade de uma nova compreensão deste Flaubert-escritor, exigente nas formas, perfeccionista na objetividade, intransigente na estruturação de um estilo impessoal, adversário incansável do efêmero na busca do permanente e do universal, que tão pouco se dá a conhecer através de sua obra ("o artista deve fazer com que a posteridade pense que ele não existiu").

Livro de cabeceira de André Gide durante cinco anos, a Correspondência, que nos revela um Flaubert-em-busca, as inseguranças e convicções que estão na raiz de sua relação com a arte, a evolução de suas reflexões acerca da vida, sua percepção e

análise dos homens e do mundo, foi aclamada pela crítica de René Dumesnil como sendo a sua obra-prima.

Em julho de 1846, Flaubert encontra Louise Colet no ateliê do escultor James Pradier: inicia-se uma relação que irá durar seis anos.

Talentosa e inteligente, bela e apaixonada, Louise brilhava no fervilhante meio artístico parisiense, onde desenvolvia intensa carreira literária. Casada com o flautista Hippolyte Colet, que viria a falecer em 1851, tinha uma filha: Henriette (fato que explica o caráter clandestino da ligação).

Por seu lado, Flaubert, que contava então 25 anos, vivia retirado em Croisset - propriedade adquirida por seu pai nas proximidades de Rouen. Em 1843, enquanto escrevia a primeira Education sentimentale, manifestara-se a doença nervosa da qual jamais viria a curar-se e que o levava à radical reformulação de sua visão da existência. Privado de uma vida ativa normal, refugiar-se-ia a partir de então num universo solitário de estudo e trabalho, dedicando-se ao culto apaixonado da arte.

Gustave Flaubert e Louise Colet viveram uma relação em que, mais do que na diferença de idade (Louise era 11 anos mais velha), na distância geográfica, na discreção exigida pela ilegitimidade, era na profunda incompatibilidade de suas concepções da vida que residia a causa de imensos conflitos. Louise compreendia pouco este amante por demais lúcido e sensato, que só entendia a vida enquanto matéria-prima da arte, explicitava cruamente a efemeridade do amor e, sobretudo, não renunciava ao seu isolamento para ir viver com ela em Paris. Flaubert, por sua vez, sentia um horror profundo por tudo o que a ela entusiasmava: o turbilhão da vida social e da fama, a participação

nos acontecimentos da época através do movimento liberal. Louise foi, contudo, a única mulher com a qual envolveu-se de maneira profunda e duradoura: se barreiras intransponíveis dificultavam o relacionamento, este, no entanto, alicerçava-se no amor que ambos nutriam pela literatura.

E é na tentativa de encontrar uma solução para suas diferenças, nas exaustivas discussões, argumentações, redefinições, mas também no constante partilhar de idéias e de projetos (é relevante a participação de Louise na elaboração de Madame Bovary) que reside a grande riqueza das cartas quase que diárias de Flaubert a Louise Colet. É nelas que encontramos as passagens mais significativas referentes à sua concepção sobre a vida e a arte.

(Croisset) mercredi, 10h(eures) du soir

(26 août 1846)

C'est une attention douce que tu as de m'envoyer chaque matin le récit de la journée de la veille. Quel que uniforme que soit ta vie tu as au moins quelque chose à m'en dire. Mais la mienne est un lac, une mare stagnante que rien ne remue et où rien n'apparaît. Chaque jour ressemble à la veille. Je puis dire ce que je ferai dans un mois, dans un an. Et je regarde cela non seulement comme sage, mais comme heureux. Aussi n'ai-je presque jamais rien à te conter. Je ne reçois aucune visite, je n'ai à Rouen aucun ami. Rien du dehors pénètre jusqu'à moi. Il n'y a pas d'ours blanc sur son glacier du pôle qui vive dans un plus profond oubli de la terre. Ma nature m'y porte démesurément, et en second lieu pour arriver là j'y ai mis de l'Art. Je me

suis creusé mon trou et j'y reste ayant soin qu'il y fasse toujours la même température. Qu'est-ce que m'ap prendraient ces fameux journaux que tu désires tant me voir prendre le matin avec une tartine de beurre et une tasse de café au lait? Qu'est-ce que tout ce qu'ils di sent m'importe? Je suis peu curieux des nouvelles, la politique m'assomme, le feuilleton m'empeste. Tout ce la m'abrutit ou m'irrite. Tu me parles d'un tremblement de terre à Livourne. Quand je serais à ouvrir la bouche là-dessus pour en laisser sortir des phrases consa crées en pareil usage: "C'est bien fâcheux! quel affreux désastre! est-il possible! oh mon Dieu!" cela rendra-t-il la vie aux morts, la fortune aux pauvres? Il y a, dans tout cela, un sens caché que nous ne comprenons pas et d'une utilité supérieure sans doute, comme la pluie et le vent. Ce n'est pas parce que nos cloches à melons ont été cassées par la grêle qu'il faut vouloir suppri mer les ouragans. Qui sait si le coup de vent qui abat un toit ne dilate pas toute une forêt? Pourquoi le vol can qui bouleverse une ville ne féconderait-il pas une province? - Voilà encore de notre orgueil. Nous nous faisons le centre de la nature, le but de la création et sa raison suprême. Tout ce que nous voyons ne pas s'y conformer nous étonne, tout ce qui nous est opposé nous exaspère. Que j'en ai entendu, miséricorde; que j'en ai subi l'an dernier de ces magnifiques disserta tion sur la trombe de Monville! "Pourquoi cela est-il venu? Comment ça se fait-il? Conçoit-on ça ? Est-ce l' électricité d'en haut ou celle d'en bas? En une seconde trois fabriques de renversées et 200 hommes de tués! Quel le horreur! "Et les mêmes gens qui disaient cela, parlaie nt tout en tuant des araignées, en écrasant des lima ces ou, pour respirer seulement, absorbaient peut-être par l'aspiration de leurs narines des myriades d'atomes animés. (Monville, vois-tu, a été une infirmité pour moi. J'ai vu ça de trop près, j'en ai entendu causer, disser ter et baver tout un hiver, j'en suis saoul!)

la proclamation de Schamyl ça peut être curieux, c'est vrai. Mais il y a tant de choses curieuses dans ce monde! surtout pour un homme qui peut dire comme l'Angély: "Moi je vis par curiosité", qu'on n'y suffirait pas, s'il fallait les voir toutes. Oui j'ai un dégoût profond du journal, c'est-à-dire de l'éphémère, du passager, de ce qui est important aujourd'hui et de ce qui ne le sera pas demain. Il n'y a pas d'insensibilité à cela. Seulement je sympathise tout aussi bien, peut-être mieux, aux misères disparues des peuples morts auxquelles personne ne pense maintenant, à tous les cris qu'ils ont poussés et qu'on n'entend plus. Je ne m'apitoye pas davantage sur le sort des classes ouvrières actuelles que sur les esclaves antiques qui tournaient la meule, pas plus ou tout autant. Je ne suis pas plus moderne qu'ancien, pas plus Français que Chinois, et l'idée de la patrie c'est-à-dire l'obligation où l'on est de vivre sur un coin de terre marqué en rouge ou en bleu sur la carte et de détester les autres coins en vert ou en noir m'a paru toujours étroite, bornée et d'une stupidité féroce. Je suis le frère en Dieu de tout ce qui vit, de la girafe et du crocodile comme de l'homme, et le concitoyen de tout ce qui habite le grand hôtel garni de l'univers. Je n'ai pas compris ton étonnement relativement à la beauté de cette proclamation. Pour moi je pense que c'est parce que 1º il est barbare, 2º musulman et surtout fanatique, qu'il a dit de belles choses. La poésie est une plante libre. Elle croît là où on ne la sème pas. Le poète n'est pas autre chose que le botaniste patient qui gravit les montagnes pour aller la cueillir.

Et maintenant que j'ai déchargé mon coeur, car voilà plusieurs fois que nous revenons sur ce sujet que tu ne veux pas comprendre, parlons

de nous et embrassons-nous doucement, longuement, sur les deux lèvres.

Nous avons fait hier et aujourd'hui une belle promenade; j'ai vu des ruines, des ruines de ma jeunesse, que je connaissais déjà, où j'étais venu souvent avec ceux qui ne sont plus. J'ai re pensé à eux, et aux autres morts que je n'ai jamais connus et dont mes pieds foulaient les tombes vides. J'aime surtout la végétation qui pousse dans les ruines, cet envahissement de la nature qui arrive tout de suite sur l'oeuvre de l'homme quand sa main n'est plus là pour la défendre me réjouit d'une joie profonde et large. La Vie vient se replacer sur la Mort, elle fait pousser l'herbe dans les crânes pétrifiés et, sur la pierre où l'un de nous a sculpté son rêve, réapparaît l'Éternité du Principe dans chaque floraison des ravenelles jaunes. - Il m'est doux de songer que je servirai un jour à faire croître des tulipes. Qui sait? l'arbre au pied duquel on me mettra donnera peut-être d'excellents fruits. Je serai peut-être un engrais superbe . un guano supérieur.

Ce polisson de Phidias* est donc tout à fait pris dans les liens de la dame blonde? Depuis le temps qu'il y est, doit-il avoir consommé de filets de boeuf! Quelle excellente et bonne nature! Je t'ai vu en blâmer le côté flottant, préhensible, malléable. Aujourd'hui tu voudrais que je lui ressemblasse, pour que je cède quand tu dis: reste. Tu t'étonnes que je n'aie pas eu de faiblesses. Si, j'en ai eu, j'en ai eu d'immenses avec toi. C'est moi qui le sais parce que c'est moi qui les ai senties.

- Pour ce qui est de ces départs fixés d'avance et auxquels je n'ai jamais manqué, n'aurais-je pas pu, si ne t'avais jugée supérieure, te faire un mensonge anodin comme on en fait en pareil cas,

avoir l'air de céder, et accorder à tes instances ce que j'aurais eu décidé d'avance? Mais non, à partir de ce soir où tu m'as baisé sur le front je me suis juré à moi-même de ne jamais te mentir. C'est le procédé le plus rude, le plus brutal, peut-être le moins tendre, diras-tu? Mais je crois que ce serait te mépriser qu'agir autrement, et t'avilir même.

Tu n'es pas faite pour être servie par un amour faux et grimaçant. J'aimerais mieux te faire une balafre au visage qu'une grimace derrière le dos.

Il t'a fait plaisir, pauvre ange, le bouquet de fête que je t'ai envoyé! Ce n'est pas moi qui ai eu l'idée de mettre dans ma lettre ces fleurs significatives car je n'en connaissais pas le sens symbolique. C'est Du Camp qui me l'a appris en me donnant le conseil de m'en servir. J'ai pensé que cet enfantillage amuserait ton coeur. Il a bien amusé le mien! Sais-tu quelque chose qui m'a touché dans ta lettre, c'est cette course dans le bois de Boulogne dont tu me parles. Ça m'a fait froid à moi-même. Je me suis senti à ta place. Je me suis vu, les rôles invertis. Et ton enfant qui t'embrassait les mains! Donne-lui pour cela un baiser de ma part. J'y repense aussi souvent à ce bon bois de Boulogne. Te souviens-tu de notre première promenade le 30 juillet? Comme Henrietta dormait sur les coussins! Et le doux mouvement des ressorts, et nos mains, et nos regards plus confondus qu'elles. Je voyais tes yeux briller dans la nuit. J'avais le coeur tiède et mou...Je buvais avec extase les longues effluviations de ta prunelle fixée sur la mienne...Quand tout cela reviendra-t-il? qui le sait? Oh ne m'accuse jamais d'oubli, ne m'accuse jamais! Ce serait une cruauté infâme. - Aime-moi toujours, car moi aussi je t'aime sans cesse. Adieu, mille baisers sur

ta belle gorge, sur ces seins que tu offres à
mes lèvres avec un si doux sourire quand tu me
dis: "Je te plais donc? m'aimes-tu?" Si tu me
plais, si je t'aime! Un sourd qui me verrait
t'écrire le saurait, il n'aurait qu'à regarder
mon corps. Encore adieu, mille amours. Sois sans
crainte, chère amie, j'ai reçu ta lettre où tu
me parles de ton sang qui doit revenir le 10.

* Il s'agit du sculpteur James Pradier.

(Croisset) quarta-feira, 10 h(horas) da
noite (26 de agosto de 1846)

É uma atenção doce a que tens de me mandar
cada manhã o relato do dia anterior. Por mais
uniforme que seja a tua vida sempre tens ao me-
nos algo dela para me contar. Mas a minha é um
lago, um charco estagnado que nada agita e onde
nada surge. Cada dia se parece com a véspera. Pos-
so dizer o que farei daqui a um mês, daqui a um
ano. E encaro isto não só como sensato, mas como
feliz. Assim quase nunca tenho algo a te contar.
Não recebo nenhuma visita, não tenho em Rouen ne-
nhum amigo. Nada de fora penetra até mim. Não há
urso branco em seu pedaço de gelo no pólo que vi-
va em mais profundo esquecimento da terra. Minha
natureza me leva desmesuradamente a isto, e em
segundo lugar para chegar aí nisto coloquei Arte.
Cavei minha toca e nela permaneço tendo o cuida-
do que nela se mantenha sempre a mesma temperatu-
ra. O que me ensinariam estes tão falados jornais
que queres tanto me ver tomar de manhã junto com
uma fatia de pão com manteiga e uma xícara de ca-
fé com leite? O que me importa tudo o que eles
dizem? Sou pouco curioso pelas notícias, a polí-
tica me entedia, o folhetim me envenena. Tudo is-

to me embrutece ou me irrita. Me falas de um ter remoto em Livorno. Que eu estivesse abrindo a bo ca sobre isto para deixar escapar frases consa-
gradas em tais situações: "É lamentável! que de-
sastre terrível! será possível! oh meu Deus! "is-
to devolveria a vida aos mortos, a fortuna aos
pobres? Há, nisto tudo, um sentido oculto que
não compreendemos e de utilidade superior, sem
dúvida, como a chuva e o vento. Não é porque nos
sos sinos foram quebrados pelo granizo que se de
ve querer eliminar os temporais. Quem sabe se a
ventania que abate um telhado não dilata uma flo
resta inteira? Por que é que o vulcão que trans-
torna uma cidade não fecundaria uma província? -
Isto é ainda orgulho nosso. Fazemos de nós o cen
tro da natureza, a finalidade da criação e sua
razão suprema. Tudo o que não vemos conformar-se
a isto nos surpreende, tudo o que nos é oposto
nos exaspera. O quanto ouvi, misericórdia! o
quanto suportei no ano passado dessas magníficas
dissertações sobre a tromba d'água de Monville!
"Por que isto se deu? Como é possível? Pode-se
conceber isto? será a eletricidade lá do alto ou
a daqui de baixo? Em um segundo três fábricas
derrubadas e 200 homens mortos! Que horror!" E
as mesmas pessoas que diziam isto, enquanto fala
vam iam matando aranhas, esmagando lesmas, ou, só
para respirar, talvez absorvessem pela aspiração
de suas narinas miríades de átomos animados. (Mon-
ville para mim, entendes, foi uma invalidez. Vi
isto tudo de muito perto, sobre isto ouvi conver
sar, dissertar e babar por todo um inverno, fi-
quei bêbado!)

Quanto à segunda coisa de que me falas, a
proclamação de Schamyl, pode ser curioso, é ver
dade. Mas há tantas coisas curiosas neste mundo
sobretudo para um homem que pode dizer como o
Angely: "Eu vivo por curiosidade", que não as

conteríamos, se devêssemos vê-las todas. Sim sinto um enjôo profundo pelo jornal, isto é, pelo passageiro, pelo que é importante hoje e pelo que não o será amanhã. Não há insensibilidade nisto. Só que eu simpatizo da mesma forma, talvez melhor, com as misérias desaparecidas dos povos mortos nas quais ninguém pensa hoje, com todos os gritos que eles deram e que não ouvem mais. Não me compadeço mais com o destino das classes operárias atuais do que com os escravos da antiguidade que giravam a mó, não mais ou tanto quanto. Não sou mais moderno do que antigo, não mais francês do que chinês, e a idéia de pátria isto é, da obrigação em que nos vemos de viver num pedaço de terra traçado em vermelho ou em azul no mapa e detestar os outros pedaços em verde ou em preto sempre me pareceu estreita, bitolada e de uma estupidez feroz. Sou irmão em Deus de tudo o que vive, da girafa e do crocodilo como do homem, e concidadão de tudo o que habita no grande e guarnecido hotel do universo. Não compreendi teu espanto em relação à beleza desta proclamação. Quanto a mim, penso que é porque 1º ele é bárbaro, 2º muçulmano e sobretudo fanático que ele disse coisas belas. A poesia é uma planta livre. Ela cresce onde não é semeada. O poeta não é mais do que botânico paciente que escala as montanhas para ir colhê-la.

E agora que descarreguei meu coração, pois são várias vezes que voltamos a este assunto que não que res compreender, falemos de nós e beijemo-nos suavemente, longamente, nos dois lábios.

Fizemos ontem e hoje um lindo passeio; vi ruínas, ruínas amadas de minha juventude, que eu já conhecia, onde eu tinha vindo várias vezes com aqueles

que já não vivem. Lembrei deles, e dos outros mortos que nunca conheci e cujos túmulos vazios meus pés pisavam. Gosto sobretudo da vegetação que brota nas ruínas, esta invasão da natureza que logo alcança a obra do homem quando sua mão não está mais aí para defendê-la me faz gozar uma alegria ampla e profunda. A vida vem restabelecer-se sobre a morte, faz brotar a grama nos crânios petrificados, e sobre a pedra em que um de nós esculpiu seu sonho, reaparece a Eternidade do Princípio em cada florescer dos ráva-nos silvestres. - Me é doce pensar que servirei um dia para que cresçam as tulipas. Quem sabe? a árvo-re ao pé do qual me colocarão talvez dê excelentes frutos. Serei talvez um adubo fantástico, um guano superior.

Este moleque do Phidias* está completamente pre-so nos laços da dama loira? Depois de tanto tempo preso o que não deve ter consumido de filê? Que ex-celente e boa índole! Te vi criticar o seu lado flu-tuante, preensível, maleável. Hoje querias que eu me parecesse com ele, para que eu ceda quando dizes: fica. Te surpreende que eu não tenha tido fraquezas. Mas tive fraquezas sim, fraquezas imensas contigo. Sou eu que sei, porque fui eu que as senti. - No que se refere a estas partidas marcadas antecipada-mente e às quais nunca faltei, eu não poderia ter, se não te julgasse superior, contado uma mentira anôdina como se faz nestes casos, fingir que cedia, e conceder às tuas insistências o que eu teria deci-dido de antemão? Mas não, a partir daquela noite em que me beijaste a testa, jurei a mim mesmo ja-mais te mentir. É o procedimento mais rude, o mais brutal, talvez, dirás, o menos terno? Mas acho que seria te desprezar agir de outra forma, te aviltar até. Não és feita para ser servida por um amor de falsidades e caretas. Preferiria deixar-te uma ci-catriz no rosto do que fazer-te uma careta pelas costas.

Te agradou, pobre anjo, o buquê de festa que te mandei! Não fui eu que tive a idéia de colocar em minha carta estas flores significativas pois eu não conhecia seu sentido simbólico. Foi Du Camp que me ensinou, me aconselhando que o utilizasse. Pensei que esta criancice te divertiria o coração. Divertiu bastante o meu! Sabes que uma coisa que me tocou na tua carta foi esta corrida no bois de Boulogne da qual me falas. Eu mesmo fiquei gelado. Me senti no teu lugar. Me vi, papéis invertidos. E tua criança que te beijava a mãos! Dã-lhe por isto um beijo por mim. Também lembro sempre deste bom bois de Boulogne. Lembras do nosso primeiro passeio em 30 de julho? Como Henriette dormia nas almofadas! E o suave movimento das molas, e nossas mãos, e nossos olhares mais enlaçados do que elas. Eu via teus olhos brilhando na noite. Meu coração estava cálido e amolecido... Eu bebia com êxtase os longos eflúvios de tua pupila fixada na minha... Quando voltarão tudo isto? quem sabe? quem sabe? oh! jamais me acuses de esquecimento, jamais me acuses! Seria uma crueldade infame. - Me ama sempre, pois eu também te amo sem cessar. Adeus, mil beijos no teu lindo colo, nestes seios que ofereces aos meus lábios com um sorriso tão doce quando dizes: "Te agrado? me amas?". Se me agradas! se te amo! Um surdo que me visse escrever-te o saberia, bastaria que olhasse meu corpo. Adeus de novo, mil amores. Não tenhas medo, cara amiga, recebi a carta em que falas do teu sangue que deve retornar no dia 10.

* Trata-se do escultor James Pradier.

Comentário

Como acontece com toda tradução, a desta carta tem muitas estórias para contar, sobre os tantos desafios e as maneiras de abordá-los que se apresentam desde a primeira leitura até a última revisão.

Já de início nos deparamos com aquelas expressões praticamente intraduzíveis, para as quais ensaiamos várias soluções sem que nenhuma delas nos satisfizesse realmente.

Foi o caso desta: Voilà encore de notre orgueil. "Aí está de novo o nosso orgulho"? poderia ser, não fosse a preposição de: infelizmente, Flaubert não escreveu: "Voilà encore notre orgueil". A noção partitiva deste de pode ser sugerida pela inversão do substantivo e do determinante: "o nosso orgulho" torna-se "orgulho nosso". "Aí está", que só tinha sentido com o artigo definido, deve por sua vez transformar-se em "isto é". E ficamos com isto é ainda orgulho nosso, que mantém a métrica da expressão francesa, e, sem ser totalmente satisfatória, é a que está mais próxima do sentido original.

Em Je servirai un jour à faire croître des tulipes, encontramos o "faire faire", expressão tão francesa e tão pouco convincente em português se escrevêssemos: "Servirei um dia para fazer crescer tulipas"! Veio a idéia "servirei um dia para o crescimento das tulipas", mas incomodava o substantivação do verbo, assim como a necessidade, neste caso, de trocar "servirei" por "serei útil". E a opção acabou sendo: Servirei um dia para que cresçam as tulipas. O artigo definido as tem por finalidade trazer mais sonoridade à frase, e, mesmo não constando no original, não lhe modifica o sentido.

Há aquelas situações em que Flaubert parece ter tido a séria intenção de enlouquecer o tradutor, como por exemplo: Et je regarde cela non seulement comme sage mais comme heureux. Foi preciso definir em primeiro lugar que "sage" e "heureux" se referiam ao "cela", não ao "je". Mas o resultado: "olho isto não

só como sensato mas como feliz" não agradava, mesmo transformando "olho" em "vejo", ou "só" em "apenas". Ficou melhor com a "des coberta" do verbo "encarar": E encaro isto não só como sensato, mas como feliz. Mesmo assim é preciso confessar a tentação de re formular a frase (parecia meio obscura), evitada bem a tempo - assim acontece com o original, foi assim que Flaubert escreveu.

Aliás, é preciso observar que esta tentação é frequente, principalmente no que se refere à pontuação, que Flaubert emprega parcimoniosamente. Procurou-se respeitar este fato (mesmo que um "Sim sinto um enjôo profundo..." resulte um tanto quanto estranho), ao mesmo tempo que a pontuação existente por vezes tenha sido alterada para melhor adequar-se ao português.

Também existem as frases ambíguas, em que temos de optar por um dos sentidos, aquele que nos parece (?) mais evidente, como em "J'ai pensé que cet enfantillage amuserait ton coeur. Il a bien amusé le mien. Entre "Ele bem que divertiu o meu" e "Ele di

vertiu bastante o meu", foi escolhida a segunda alternativa, depois de uma interpretação de certa forma arbitrária, mas que re médio?

Acontecem também os momentos gratificantes, em que sentimos que foi possível uma boa solução. Foi o caso da frase: "Et les mêmes gens qui disaient cela parlaient tout en tuant des araignées, en écrasant des limaces...". Surgiu primeiro "As mesmas pessoas que diziam isto falavam matando aranhas...". Ai, ai, não era bem isto. "...enquanto falavam, matavam..." ficou melhor, mas a ausência do gerúndio retirava à frase grande parte da melodia. Finalmente, isto é, muito tempo e muitas revisões depois, aconteceu o "... enquanto falavam, iam matando...".

Mas, se a carta em si contém problemas de tradução bem evidentes, os piores são aqueles mais sutis que se escondem por detrás da desatenção, da pressa, do automatismo : os lapsos nos sos que vão sendo flagrados a cada revisão. Por exemplo: lá na quarta leitura, descobre-se que aquela frase "C'est une attention douce que tu as de m'envoyer chaque matin le récit de la

journée de la veille" não pode ser traduzida por "É uma doce atenção que tens de me mandar cada manhã o relato do teu dia anterior", por mais adequado que tenha parecido. Simplesmente por que attention douce só tem que continuar sendo em português "atenção doce" e não o inverso, assim como la journée de la veille não tem razão nenhuma para ser transformada em "teu" dia. E tem o caso sage, apressadamente traduzido por "sábio", quando na verdade tratava-se de "sensato", ou a mutilação de "... l'obligation où l'on est de vivre..." inadvertidamente transformada em "... a obrigação de viver...". Desculpa, Flaubert, não houve intenção de corrigir, foi sem querer.

Estas eram apenas algumas das estórias que a tradução desta carta tinha para contar. Teria ainda muitas outras, e cada uma delas poderia ter tido um desfecho diferente: como toda tradução, ela é uma alternativa entre tantas, uma opção em detrimento de outras, e fica sempre sujeita a ser repensada a cada leitura que dela se faça.